

## LA CLOCHE DES MORTS

Par ses sons gais, la cloche sainte,  
Hier, fêta nos divins patrons.  
Aujourd'hui coïla qu'elle tinte !  
Prions pour les morts, et pleurons.  
Ils ont tous l'oreille attentive  
Pour ouïr nos lointains saluts :  
Sonnez, sonnez, cloche plaintive,  
Sonnez pour ceux qui ne sont plus !

Dans l'arbre de leurs sépultures,  
Agié la nuit par les vents,  
On entend de vagues murmures  
Qui semblent des gémissements.  
Ah ! ce sont de leur voix craintive  
Les soupirs, les cris confondus.  
Sonnez, sonnez, cloche plaintive,  
Sonnez pour ceux qui ne sont plus !

Lorsqu'à l'église du village  
Nous allons présenter nos vœux,  
Comme des pauvres au passage,  
Ils demandent un mot pour eux ;  
Ils tendent une main furtive,  
Qui n'obtient souvent qu'un refus.  
Sonnez, sonnez, cloche plaintive,  
Sonnez pour ceux qui ne sont plus !

Voyez, le brouillard pend aux branches ;  
Il gèle ; les vents sont glacés,  
Entre un linceul et quatre planches  
Grelottent nos chers trépassés.  
Que notre prière plus vive  
Réchauffe un peu leurs membres nus.  
Sonnez, sonnez, cloche plaintive,  
Sonnez pour ceux qui ne sont plus !

Prions pour nos morts ; la prière  
Est leur salut, leur seul espoir,  
Un rayon dans leur froide bière,  
La clarté dans leur tombeau noir.  
Pour que bientôt leur âme arrive  
Au brillant séjour des élus,  
Sonnez, sonnez, cloche plaintive,  
Sonnez pour ceux qui ne sont plus !

## UN SOUVENIR AUX MORTS !

" Une croix et l'oubli, la nuit  
et le silence."

Au moment où paraîtront ces lignes, à cette époque de l'année où la nature revêt sa parure de deuil, où les feuilles jaunies, symboles de nos éphémères destinées, jonchent la terre, quel est celui d'entre nous, chers lecteurs, qui ne se disposera, à l'occasion de la Fête des Morts, à se rendre dans le champ du repos, pour apporter quelques fleurs et verser quelques larmes sur la tombe de ceux qui nous ont précédés dans le combat de la vie et que nous irons rejoindre un jour ?

Un poète a dit cette parole cruelle : " L'oubli est le linceul des morts." Cela est vrai quelquefois, trop souvent même : il y a, dans l'humanité, des âmes grossières et des cœurs vils ; il s'y trouve de folles cervelles et des imaginations oublieuses. Mais, en revanche, ne voyons-nous pas chaque année, que l'ensemble des hommes ne peut pas se résigner à perdre le souvenir des défunts, à délaisser les restes de ceux qui sont partis ? A jour fixé, la cité des morts se remplit de vivants, qui vont en foule vers les tombes. Ils les couvrent de fleurs, ils les baignent de larmes, ils y répandent de nombreuses prières.

Donc, ô vous tous qui avez perdu un être tendrement aimé, agenouillés sur la grande dalle de marbre ou sur l'humble tertre gazonné et fleuri, vous vous représenterez par la pensée le cher disparu ; le regard de votre cœur le verra toujours couché, toujours dormant, les yeux clos de vos deux derniers baisers, le front calme, tel que vous le vîtes le jour où on l'emporta de votre demeure, pour le confier à la solitude sans voix du cimetière, à la paix inaltérable du tombeau.

Vous vous représenterez cette scène douloureuse pleine de grandes et religieuses émotions, cette scène que le grand Lamartine a traduite en si beaux vers :

Les saints flambeaux jetaient une dernière flamme,  
Le prêtre murmurait ces doux chants de la mort,  
Pareils aux chants p'aintifs que murmure une femme  
A l'enfant qui s'endort.  
Et sur ses traits frappés d'une auguste beauté,  
De son pieux espoir son front gardait la trace :  
La douleur fugitive avait empreint sa grâce,  
La mort sa majesté !

Puis, toujours prosternés sur la tombe qui vous cache l'ami perdu, vous lui direz, au milieu de vos sanglots et de vos larmes :

" Non, je ne puis me consoler de t'avoir perdu ! Non, toutes les distractions qui se sont disputé mon âme durant cette année finissante, toutes les luttes qui l'ont secouée, n'ont pas réussi à me faire oublier le vide que tu fis en partant. La vie a beau être brulante, elle n'a pas séché mes larmes ; les sommeils ont beau être lourds, il n'ont pas endormi ton souvenir ; les tempêtes ont beau être violentes, elles ne t'ont pas déraciné de mon cœur. Ton nom, usé par la pluie et le temps, s'effacera sur la pierre du sépulcre, il ne s'effacera point de ma mémoire. J'ai trop souffert à te perdre, pour cesser un jour de te pleurer."

Voilà ce que vous direz à votre ami qui n'est plus, voilà ce que répéteront les vieux parents qui pleurent leur enfant. Oh ! les larmes qui tombent des pauvres yeux usés et courent dans les rides des vénérables visages ! Vous, mère, vous vous lamentez, brisée, anéantie, les yeux pleins de larmes, le cœur secoué de sanglots. Vous, père, vous mordez vos lèvres pour ne point éclater et vous dévorez vos larmes ; vous avez fermé les yeux de cet être que Dieu semblait avoir mis en ce monde pour clore pieusement les vôtres ; et vous regardez, sans comprendre, cette belle espérance, votre saint orgueil, votre doux amour, et vous vous étonnez de pouvoir lui survivre !

Et les époux et les épouses ne sont-ils pas, eux aussi, inconsolables ? Est-ce donc avec une violence semblable qu'il a été donné à la mort de séparer ceux qui s'aiment ? Ils étaient jeunes tous, et avant que le soleil eût allongé les ombres sous leurs pas enivrés, la mort est venue impitoyable. Tant de fleurs ne s'étaient donc épanouies que pour s'amonceler sur une tombe ? Et celui qui reste seul sur la terre, qui est agenouillé sur la tombe qui lui cache son amour, celui-là se demande comment le lien doux et fort qui les unissait a pu se rompre si tôt, comment le Dieu qui

est amour a pu séparer si vite ce qu'il avait uni et brisé une alliance que l'amour fécond, la paternité, l'avenir semblait rendre sacrée pour Dieu, pour les hommes et pour la mort.

Et la jeune mère qui pleure sur le berceau vide le petit envolé, et qui oublie que les fleurs ne se conservent fraîches qu'en paradis, que son enfant lui sera rendu là-haut, toujours enfant, c'est-à-dire toujours beau, souriant, avec ses infatigables caresses et son amour dont nul n'aura le droit de lui réclamer sa part ?

C'est ainsi, dans toute la cité des morts, comme un concert de lamentations résignées ou désespérées, de voix dolentes qui réclament les absents, qui se demandent où se sont envolés ceux que la terre leur cache. Ils sont partis, mais où sont-ils allés ?

Ils sont partis, mon Dieu, tous nos chers bien-aimés ; Tour à tour, loin de nous, ils se sont envolés. Oh ! les vides sont grands au cercle de famille ! Ce fut le père un jour, puis la mère et la fille ! Ils sont partis, hélas ! ou sont-ils donc allés ? A de pauvres enfants vous avez pris leur père ; Puis, la mère, bientôt sous le poids des chagrins Succomba, nous laissant tout à fait orphelins. Une sœur nous restait ; la sœur, seconde mère, Vous l'avez prise aussi ! nos pleurs mouillent nos mains.

Oh ! oui, pleurons beaucoup au souvenir de ces êtres si tendrement aimés que la mort nous a ravis ! Mais que ces démonstrations extérieures soit modérées ; ne pleurons pas comme ceux qui, tout entiers à cette misérable vie, ne se souviennent pas que nous allons à l'éternité et que nous retrouverons un jour ceux qui s'y sont envolés déjà. Au lieu de consumer notre temps dans une douleur stérile, prions pour nos chers défunts qui souffrent peut-être et qui lèvent leurs mains vers nous, leurs frères et leurs amis.

O vous qui n'êtes point insensibles à la voix du mendiant et qui laissez si volontiers tomber dans sa main l'aumône qu'il vous demande ! ô vous qui êtes émus à la seule voix d'un enfant qui pleure et qui auriez de si compatissantes consolations pour ceux que le malheur a frappés, n'aurez-vous pas un souvenir, pas une charité pour vos frères malheureux d'outre-tombe, frères d'autant plus malheureux qu'ils ne peuvent pas venir raconter eux-mêmes leurs souffrances ni mettre sous nos yeux le désolant spectacle de leur douleur !



CAP DE NATAL, DE TRANSVAAL ET DE L'ORANGE